

Le chat noir

Hervé Dumez

Souvenir de Montmartre, 7 février 2024

Depuis quelque temps, le petit bâtiment à la vieille façade bleue sale, anciennement des Postes et Télégraphes, 84 du boulevard Rochechouart, retentit des chansons des plâtriers, des cris des peintres, de coups de masse. Un soir de cet hiver 1881, un petit animal miaulant s'est glissé au milieu des derniers travaux censés transformer le lieu en une auberge du temps de Louis XIII. Les ouvriers l'ont recueilli et lui ont offert une écuelle de lait. Rodolphe Salis, le propriétaire, cherchait un nom : ce sera donc Le Chat noir.

La veille du jour de l'inauguration du nouveau cabaret, le patron qui se demandait comment faire venir sa première clientèle fait la connaissance d'Émile Goudeau. C'est le chef d'une bande d'artistes, peintres, musiciens, poètes, qui se réunissaient jusque-là au premier étage d'un café de la rue Cujas que l'on vient justement de fermer. Le nom qu'ils se sont donné dit tout : les hydropathes, qu'ils interprètent comme ceux à qui leur état de santé interdit de boire de l'eau. Et puisque leur quartier général de la rive gauche a fermé ses portes, les voilà tout prêts à gagner Montmartre et à faire l'ouverture du Chat noir. Le succès est immédiat et les voilà bientôt rejoints par des aéronautes incompris, des inventeurs folâtres, des courtiers en bête féroce, des révolutionnaires édentés, des bardes du Danube et autres globe-trotters ou réformateurs de religion.



La chat noir

Le jour, le quartier est tranquille. Mais dès que le soir s'annonce, le charivari est complet, le vendredi surtout où l'on se bouscule devant la porte. Le gentilhomme cabaretier, ainsi qu'il s'est intitulé, serre les mains et a un mot pour tout le monde. Il invite les poètes à réciter leurs vers, et les chansonniers à pousser leur chansonnette (sans rémunération aucune : ne leur est donné que le droit de vendre leurs œuvres à l'entrée de l'établissement). Les premiers sont Émile Goudeau,

bien sûr, mais aussi Charles Cros, Jean Richepin, ou Alphonse Allais. On lance une revue, *Le Chat noir*, dont le rédacteur en chef sera Goudeau lui-même.

À deux heures du matin, pour la fermeture, on chante en cœur l'hymne des hydropathes, musique d'Armand Liorat, qui se termine en hourras d'apothéose : « *Crions, Français : vive Jules Grévy !* » Sans qu'on sache bien pourquoi le président de la République se trouve ainsi à l'honneur.

Rapidement, tout Paris bruit de la renommée de ces soirées et chacun veut en être. Mais on n'entre pas comme cela au Chat noir : une recommandation ou une notoriété quelconque sont nécessaires. En 1884, Adolphe Willette a peint pour décorer la salle une grande toile étrange, où l'on voit, sous les ailes des moulins, un cortège de noceurs, de filles légères, de couples enlacés, de danseuses, descendre la butte, certains dans un omnibus aux chevaux emportés, conduit par un Pierrot brandissant encore le pistolet qui lui a servi à se tirer une balle dans le cœur. *Parce, Domine*, sera le titre donné à l'œuvre : Seigneur épargne ton peuple.

L'aristocratie, la finance, la politique de haut vol étant venues s'y encanailler, la salle est bientôt trop petite. Un doux soir du dernier jour de mai, quatre ans après la première ouverture, Le Chat noir déménage rue de Laval¹. Deux suisses majestueux ouvrent le défilé, suivi de quatre hallebardiers portant le *Parce Domine*, Salis est déguisé en préfet et suivi de tous les amis entonnant le chant de ralliement composé par Aristide Bruant :

*Nous cherchons fortune
Autour du Chat noir
Au clair de la lune
À Montmartre le soir !*

Bruant est en effet le grand maître des chansonniers de l'établissement. La fête impériale s'en est allée, emportant Offenbach avec elle, un an avant l'ouverture du premier Chat noir, et il prend la suite. Il s'était fait connaître durant son service militaire en écrivant la chanson de son régiment, le cent-treizième de ligne, à la grande joie de son colonel qui ne lui ménagea pas les permissions. Boulevard Rochechouart, il trouva un nouveau style. Veston et pantalon de velours noir, chemise de flanelle rouge et bottes de pompier.

Mais surtout, un soir qu'un petit monsieur semblait lui sourire d'un air ironique, il cessa de chanter et l'apostropha à la manière grossière des cochers de fiacre. Loin de s'en formaliser, le petit homme rit de bon cœur, et revint le lendemain avec des amis. « Vous aimez qu'on vous engueule ? On va vous en donner pour votre argent ! ». On sut dans Paris qu'il y avait un cabaret où l'on s'en prenait aux clients, et toute la bonne société accourut. Elle voyait un Aristide Bruant aller et venir dans la salle avant de se choisir une tête de Turc, et s'en amusait. Elle tremblait, de crainte mais aussi d'excitation, que cela ne tombât sur elle, auquel cas il fallait savoir faire bonne figure. Bruant chante en marchant, tout le monde reprend le refrain en chœur, banquier ou poète, et il n'est pas de soir sans qu'on ne lui demande la chanson du cent-treizième. Il en a d'autres dans la même veine : l'homme est patriote et ne se remettra jamais de la mort de son fils, officier d'une bravoure exemplaire, quatre fois blessé avant d'être tué en entraînant ses hommes lors de l'offensive de l'Aisne en août 1917.

Bruant, note Maurice Donnay, fut un moment de Paris – ce qui n'est pas donné à tous.

1. Aujourd'hui rue Victor Massé.



Lorsqu'un poète ne dit pas ses vers, ou qu'un chansonnier n'occupe pas la salle, on donne une pièce du théâtre d'ombres. Jules Jouy en eut l'idée : il se mit à illustrer



l'une de ses chansons de quelques ombres au mur, créées par des cartons découpés. Caran d'Ache perfectionna la chose en faisant les figurines en zinc et, bonapartiste, voulut rendre l'épopée napoléonienne avec toutes ses batailles, accompagné au piano par Albert Tinchant. Mais Rodolphe Salis fut le plus extraordinaire bonimenteur de cette forme de théâtre qui, avec l'écran inondé de lumière oxhydrique, le texte commentant l'image et la musique l'accompagnant, prépara l'avènement du cinéma. On y voyait le pont des Arts, la banlieue, Notre-Dame, ou le col de Roncevaux, le tout découpé par Henri

Rivière. Les étrangers qui arrivaient à Paris se précipitaient au 12 rue de Laval pour ces spectacles exceptionnels que l'on ne trouvait que là.

Puis la mode passa, comme elle le fait toujours. Une nuit, désespéré par la désaffection dont souffrait désormais le lieu, pris d'un coup de folie, Salis détruisit à coups de hache les meubles et décors qui restaient.



*Le petit jet d'eau qu'on peut voir
Là-haut sur la place Pigalle
Cette nuit m'a paru plus pâle
(Vincent Hyspa) ■*

Référence

Donnay Maurice, Bonnaud Dominique & Hyspa Vincent (1938) *L'esprit Montmartrois. Interviews et souvenirs*, Joinville le Pont, Laboratoires Carlier [illustrations de Georges Capon]

À écouter, de Bruant

La place Maubert (Brassens)

- https://www.youtube.com/watch?v=crAMcvczeoI&ab_channel=PierreSchuller

Je cherche fortune autour du Chat noir

- https://www.youtube.com/watch?v=Vd5203EP8ZY&ab_channel=Kaloutch

À Saint-Lazare (Barbara)

- https://www.youtube.com/watch?v=geYeQ0cn4C0&ab_channel=LeschanteusesEchevel%C3%A9es

Les canuts

- https://www.youtube.com/watch?v=D1R2TjTv_YE&ab_channel=MakhzanIbnHawqal